

En mémoire de Marie ROYER, Prix Moselly 1950

Melle Marie-Amélie ROYER nous a quittés, le 28 juin 2011, à l'âge de 96 ans. Elle compte parmi les auteurs préférés du Prix Moselly dont elle décrocha la distinction, pour sa nouvelle "Les deux désirs de la Clarisse" en 1950. En hommage à cet éminent auteur lorrain, nous publions à la suite de cette vie, le texte primé, illustré des dessins originaux qui accompagnaient la publication multicopiée qu'elle avait fait réaliser à compte d'auteur.

Elle était née à Pierre-la-Treiche, près de Toul, le 4 octobre 1914. Ses parents étaient, tous les deux, instituteurs du village. Marie était leur premier enfant. Une petite sœur, Marcelle, est née ensuite après la victoire en 1919. Après quelques années passées ensemble, les deux sœurs furent séparées pour soulager la maman. Marie fut prise en charge par sa tante maternelle à Bicqueley. C'est dans cette localité qu'elle fit une scarlatine qui se compliqua d'otite purulente sévère et se termina par une perte d'audition, une surdité sérieuse, gênante, incompatible avec l'école. En fait elle n'a jamais pu aller à l'école, mais put bénéficier de l'éducation et de l'enseignement en famille avec père, mère et tante, tous les trois enseignants motivés. Elle a pu passer brillamment le certificat d'études puis le Premier Ordre avec sa tante comme professeur.

La guerre de 1940 fit se replier la famille en désordre. La « débâcle » conduisit Marie en Saône-et-Loire à Charolles et la soeur à Montauban en Périgord. Le retour se fit à Toul, en pleine période difficile dans une Lorraine sous l'Occupation. Après ces tourments, Marie put reprendre sa formation littéraire grâce à l'aide sporadique de professeurs de la Doctrine



Chrétienne à Toul. Elle put obtenir bientôt les certificats et diplômes d'enseignante. Le brevet élémentaire lui permit d'exercer dans divers établissements, d'abord à Toul puis à Nancy. Vers les années 60, elle avait perçu que son handicap pourrait bénéficier des progrès de la science médicale et elle se fit opérer en 1965 au CHU de Nancy. Aussitôt après, elle ressentit un mieux évident qui lui permit de reprendre courageusement les études. Après avoir réussi brillamment le baccalauréat, elle s'inscrivit en faculté de lettres, section lettres modernes. Elle se passionna, en particulier, pour l'italien qu'elle maîtrisa très vite.

Elle se donnait à fond dans son activité. Elle était passionnée pour transmettre son intérêt à la culture. Elle est devenue professeur certifiée de lettres, en milieu chrétien, à la Doctrine de Toul puis de même à Nancy, rue Saint Dizier. Ces relations studieuses la conduisirent, vers les années 70, à se rendre en Italie plu-

sieurs années consécutives, à Florence puis à Rome, où elle était connue de personnalités responsables de musées.

À Nancy, elle fréquentait aussi les cercles littéraires des deux cités de Lorraine, avec celui de Toul associé au musée d'art et d'histoire aux côtés du docteur Michel HACHET. Elle travailla aussi beaucoup pour la Revue Lorraine Populaire de Jean-Marie CUNY où elle fit de nombreuses contributions depuis 1975.

Au fil des années, son rayonnement s'intensifiait ; elle fut lauréate de l'Académie de Stanislas pour un ouvrage sur "Le costume lorrain au cours des âges". La permanence de son implication en faveur de la culture et l'histoire de la Lorraine la fit intégrer l'U.E.R. de recherche régionale universitaire de Nancy dont elle fut vice-présidente.

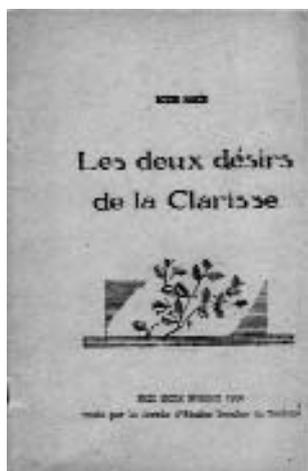
Elle réalisa, en 1970, son livre intitulé « Les deux désirs de la Clarisse » qui connut un gros succès en Lorraine et ailleurs, au point que, dix ans plus tard, ses collègues l'entraînèrent à en faire un film qui déclencha une grande émotion dans notre région.

Elle avait acquis depuis l'enfance une passion pour la musique. Elle jouait admirablement du piano, le cinéma lui était aussi très cher. Hélas pour elle, ses facultés intellectuelles pourtant encore intactes à 80 ans, elle dut cesser ses exposés et manifestations culturelles du fait de l'accentuation de la perte de son audition puis de la vision et enfin de la stabilité motrice...

Elle lègue aux Lorrains engagés dans la défense du patrimoine culturel un exemple inoubliable.

Les deux désirs de la Clarisse

Par Marie ROYER, Prix Moselly 1950



Dans mon enfance, ma mère qui m'enchantait de contes merveilleux, répondait à mon désir d'entendre une « histoire vraie », en narrant les déceptions d'une paysanne qu'elle avait connue. Cette dernière, au soir de sa vie, étalait son passé dans une expansion nuancée de mélancolie souriante et de bonhomie résignée... Le récit amenait chaque fois une buée à mes yeux.

Pour rester dans la tradition « mosellienne » mettant en scène les

bumbles du terroir, je veux faire revivre cette Clarisse que Moselly lui-même dut probablement rencontrer au long des rues de Biqueley lorsqu'il recueillait les éléments du roman « Josen Meunier ».

Puisse cette silhouette au prénom romantique et à la destinée insatisfaite, s'insérer dans la fresque des figures du Tulois et ressurgir du passé où elle s'ensevelit depuis un demi-siècle.

La Clarisse n'est pas belle : grande, anguleuse, visage osseux aux yeux enfoncés, chevelure couleur de filasse, elle est totalement dépourvue de charme physique mais possède, en revanche, de solides qualités : finaude, travailleuse, intéressée. Les gens de Biqueley résumant cette situation en disant : « La Clarisse est « peute » mais elle ne boude pas à l'ouvrâche et pis, le Victor et la Phrasie n'ont qu'elle d'enfant... Chez eux y a un bon bas de laine et un beau bien au soleil. Celui qui la demand'ra n's'ra pas volé ! »

La Clarisse entre dans sa vingtième année. Aux vendanges, un dimanche après les vêpres, la Nestorine de dessus la Roche, vient trouver le Victor et la Phrasie avec lesquels elle délibère longuement. Après son départ, un conciliabule interminable se poursuit entre le couple, puis la Clarisse rentre de Moutrot où elle est allée voir sa cousine Mélie, mariée de l'hiver dernier.



Il y a de la douceur dans l'air et, par toute la maison, flotte une entêtante odeur de raisins écrasés... Quand le repas du soir se termine, le Victor se verse une rasade de vieux marc et prend un ton solennel en s'adressant à la Clarisse : « La Nestorine a v'nu ta l'heure te d'mander pour le Tave, qu'est-c'que t'en dis ? ». Il y a un bref silence pendant lequel on n'entend plus que le crépitement

pressé des sarments brûlant dans l'âtre et le tic-tac de la grande horloge, moins rapide que les battements soudain précipités du cœur de la Clarisse abasourdie. Le Tave !... Mais c'est le plus beau garçon du village !...

Un peu grisé, le Victor continue : « La Nestorine n'a pas un gros bien mais ses terres et ses prés touchent presque toujours les nôtres, alors ensemble ça ferait de grosses parcelles. Depuis cinq ans qu'Alfred est mort, c'est le Tave qui cultive et y s'y connaît, c'est pas un feignant... Si tu t'maries, on te donnera le bien, on tiendra seulement une vache et un cochon, t'auras tout le reste. La Nestorine aussi donnera tout au Tave puisqu'elle n'a que lui... Ç'a f'rait un beau grand bien et la Phrasie et moi on s'raient contents d'se r'poser... Tu réfléchiras neum ! ».

Dans le trouble qui s'est emparé de la Clarisse, s'insinue un léger doute. Jamais le Tave n'a semblé la remarquer. Il réserve ses attentions à

la Justine qui passe pour la plus belle fille et la meilleure danseuse de Bicqueley mais qui n'a que ses doigts pour broder. Alors que signifie cette demande subite ? C'est à croire que la Nestorine arrange le mariage pour intérêt...

Pendant les quelques jours suivants, la Clarisse retourne cette idée dans son esprit tout en surveillant ses vaches dans la grande prairie vidée de regain. Un après-midi, la Nestorine surgit à ses côtés air misouriant, mi-mystérieux ; elle interroge aussitôt : « *Tes parents t'ont-t-y causé de c'que j'leur ai parlé dimanche ?* ». Et au signe affirmatif de son interlocutrice, elle entreprend de lui démontrer les avantages de cette union : « *Le Tave qu'est si travailleur... Le beau bien qu'ça f'rait...* ».

La Clarisse se tait et regarde vaguement les flammes mauves des colchiques s'allumant sur le vert des prés. Si persuasive qu'elle soit, la Nestorine se rend compte de ce peu d'enthousiasme ; cela l'inquiète. L'affaire n'a pas l'air de s'amorcer et, de son côté, le Tave rechigne au projet maternel car il aimerait mieux la Justine qui n'a rien du tout ! Alors, il faut employer les grands moyens ; l'enjeu en vaut la peine. Lentement, scandant les mots, la Nestorine conclut : « *Et pis, pour le jour de ta noce, t'auras une robe de soie, une belle en taffetas qui change, y en a encô pas eu une pareille à Bicqueley !* ». Cette fois, la corde sensible vibre, la Clarisse sursaute et questionne à la fois dubitative et hésitante : « *Une robe de soie ?... une robe de soie gorge-de-pigeon ?* »

« *Oui te s'ras la plus belle mariée, te peux m'croire, çà coût'ra c'que çà voudra, je n'regard'rai pas au prix.* »



Il se fait un tumulte dans la tête de la Clarisse. Une robe de soie... Une robe de soie à reflets changeants... Etre la plus belle, ô désir de fille laide et désir qui peut se réaliser... Enrouée par l'émotion elle murmure : « *Ben oui, j'veux bien m'marier avec le Tave...* »

Dès lors, la Clarisse ne rêve plus qu'à la robe merveilleuse de ses noces futures. Mentalement, elle passe en revue les rares mariées à toilettes soyeuses : la Mariette qui a tant « *rétrillonné* » sur le tissu, l'Ernestine dont une tante de Paris a envoyé étoffe et modèle, la Sidonie si admirée pour sa crinoline moirée. Alors, elle aussi veut provoquer l'étonnement de toutes les filles massées sur les escaliers de la mairie au passage du cortège ; il lui semble entendre leurs murmures admiratifs exprimés par un bourdonnement crescendo ponctués de réflexions en sourdine. Elle savoure à l'avance ce triomphe ; la petite Clarisse sera ce jour-là, la belle Clarisse...

Une gravure découpée dans une brochure achève de concrétiser ce rêve : buste ajusté, taille fine s'évasant en une ample crinoline telle une immense fleur renversée, voilà l'élé-

gante toilette en taffetas changeant qui ne quitte plus la poche de la Clarisse et constitue une sorte de talisman bénéfique.



Voici l'été de la saint Martin, les travaux des champs sont terminés, il faut songer aux préparatifs de la noce. Un matin on va à Toul, « *aux habits* ». La Phrasie marchant difficilement ne prend pas part à ce voyage rituel présidé par la Nestorine tout affairée.

La Clarisse sent, au fond de sa poche, le bienheureux papier. Le rêve va devenir réalité ; une joie profonde l'envahit ; le paysage familial lui sourit. Voici le haut de la côte Chapiron *, la chapelle de Gare-le-Col, la Moselle qui s'étale aux pieds de Chaudeney et enfin les tours de la cathédrale se découpant en gris sur les frondaisons dorées et frissonnantes de l'automne.

* La nouvelle route n'existe pas à cette époque du récit, vers 1850.

La Nestorine, qui marche près de la Clarisse, toussote et, tout à coup, susurre d'une voix douce : « *Eh ben neum Clarisse, j'vas t'dire au lieu d'une robe de soie, j'vas t'acheter une belle robe de laine noire qui t'f'ra d'l'usage et t'tiendra ben au chaud l'hiver quant te la mettras pour aller à la messe* ».

La stupeur cloue la Clarisse au sol ; il lui semble que tout vacille et s'assombrit, elle aspire l'air comme un noyé qui s'enfonce et bégaie véhémement, la bouche sèche : « *Une robe de laine noire au lieu d'la robe de soie gorge de pigeon qu'vous avez promis ? Eh bon, si c'est comme ça, je n'veux pas me marier avec le Tave, j'm'en revas chez nous* ». Elle fait demi tour ; l'affaire prend incontestablement mauvaise tournure. La Nestorine montre ici de rares qualités de stratège pour redresser la situation. Avec des trémolos dans la voix, elle apostrophe le Tave mâchonnant un brin de paille d'un air indifférent : « *Dis-lui quequ'chose à la Clarisse ! La v'là qui n'veut pas s'marier ! Qu'est-c'que l'Victor va dire ? L'est si content ! Et tout qu'est prêt pour la noce ! La cuisinière qu'est ret'nue ! Les gens d'Bicqu'ley vont rire après nous !* »

Devant cette perspective tragique, le Tave crache son brin de paille et articule sentencieusement : « *Tu sais Clarisse, moi ça m'est égal que t'sois habillée en soie ou autrement, c'est pas la robe que j'regarde* ». Alors, cette fois encore, la Clarisse sent sa volonté qui chavire ; elle contemple le Tave, ce beau garçon qu'elle refuse. Le fantôme de la robe bruisante s'efface devant lui et elle murmure soumise : « *C'est com'te veux Tave !* ».

Au retour, elle rapporte de Toul un lourd ballot de cachemire noir avec lequel la couturière de Gye doit confectionner la robe de nocés. En passant à l'endroit où, ce matin, elle a eu sa grande déception, la Clarisse tire de sa poche, pour le jeter dans l'herbe, le papier froissé où gît son rêve soyeux et froufroulant.



 u lieu de l'apothéose imaginée, c'est une noce ordinaire que celle du Tave et de la Clarisse. Un immense regret submerge cette dernière et comme elle le dit plus tard : « *J'ai pas arrêté d'penser à la belle robe de soie qu'j'aurais dû avoir l'jour-là* ».

Naturellement, ce n'est pas le bonheur pour la nouvelle épousée ; aucun enfant ne vient égayer le foyer ; elle connaît ou devine les nombreuses infidélités du Tave, conséquence de ce mariage mal assorti, dicté par l'intérêt. La Clarisse accepte, sans acrimonie, avec patience et bonne humeur, toutes les vicissitudes de son existence.

Puis les années passent... Les vieux parents disparaissent les uns

après les autres. Le Tave meurt lui aussi et elle demeure seule à la tête du « *beau grand bien* ». Toujours gaie, elle amuse les « *couarails* » d'été et les « *voilloires* » d'hiver en racontant, avec une verve parfois rabelaisienne, les frasques du Tave, cet époux volage qu'elle n'a cessé d'admirer et d'excuser et elle n'oublie pas l'épisode de la robe de mariée qui marque les débuts de ses déboires conjugaux.

Encore quelques années, la Clarisse est maintenant courbée. L'âge a adouci ses traits heurtés ; elle est presque belle sous la majesté des cheveux blancs. Un rêve la hante... L'heure de la dernière étape approche, elle voudrait que sa tombe soit la plus belle du cimetière et elle imagine les murmures admiratifs devant un monument de marbre où se lirait son nom.

Par une matinée de novembre ensoleillée, elle décide de se rendre à Toul par la nouvelle route. Comme cinquante ans plus tôt, elle retrouve le même paysage automnal dominé par les tours immuables de la cathédrale. Le marbrier consulté lui montre la collection et elle réclame quelques croquis pour choisir. De retour à Biqueley, après mûre réflexion, elle se décide et, dès lors, le dessin préféré ne quitte plus sa poche. Naturellement, il n'est pas question de commander tout de suite cette tombe, il est préférable d'attendre au printemps pour retourner à Toul afin de marchander et d'obtenir une diminution de prix. En attendant, la Clarisse fait le tour des « *voilloires* » en exhibant fièrement le dessin de son futur mausolée.

Hélas ! Il est écrit que la Clarisse ne réalisera aucun de ses rêves orgueilleux : robe de soie... tombeau de marbre... tout cela lui doit demeurer inaccessible. Elle est trouvée morte dans sa maison solitaire et ensevelie avec le croquis funéraire enfoui dans sa poche...

De lointains cousins n'habitant pas Bicqueley se hâtent de partager l'héritage. Ils vendent le « *beau bien* » mais jamais l'ultime désir de la Clarisse ne sera exaucé et sa tombe se marque, non par un magnifique

monument de marbre, mais par une rustique croix de bois.

Les années ont passé... Dans le vallon où la Bouvade sinue entre les coteaux qui se resserrent, le cycle des saisons continue son rythme éternel : verdure des printemps tardifs..., splendeur des étés torrides..., douceur des automnes dorés..., âpreté des hivers où le grand ciel gris semble peser sur la terre grise...

La silhouette penchée de la Clarisse ne se profile plus d'un

« *couarail* » à l'autre ; elle a cessé d'errer dans les sentiers de « Punevelle » ou de la « Poirière »...

À l'ombre du clocher, la végétation envahit l'ancien cimetière et, peu à peu, les croix de pierre s'effritent, se cassent et disparaissent sous l'exubérante verdure... Ainsi, toutes les tombes arrivent à une émouvante égalité et l'enclos recouvert de lianes, de buissons et d'herbes, n'est plus qu'un champ anonyme et apaisé où reposent, mêlés dans la bonne glèbe lorraine, la Clarisse et tous les autres...

